



LUISA MESSINA

Università degli Studi di Palermo

luisa.messina@unipa.it

MÉMOIRES D'UNE HONNÊTE FEMME ÉCRITS PAR ELLE-MÊME  
DE FRANÇOIS-ANTOINE CHEVRIER

**Résumé:** Le roman *Mémoires d'une honnête femme écrits* (1753) de Chevrier se centre sur une figure féminine, Julie. Après avoir quitté le couvent pour se marier, la jeune Julie doit faire face aux périls libertins représentés par ses admirateurs. En dépit de la mort de son mari et de quelques adulateurs, elle réussit à résister à la tentation libertine en choisissant l'enfermement au couvent. Cette œuvre de Chevrier s'insère dans la tradition des mémoires très populaire au dix-huitième siècle.

**Abstract:** Chevrier's *Mémoires d'une honnête femme écrits* (1753) is focused on a female character, Julie. After leaving the convent to marry a man, the young Julie is obliged to face libertine dangers which are represented by her admirers. Despite the death of her husband and of other flatters, she succeeds to resist to libertine temptation choosing convent life. Chevrier's work is included in memoirs which are very popular in the eighteenth-century.

1. Bien que François-Antoine Chevrier (1721-1762) soit mort précocement, il a laissé une riche production littéraire comprenant de nombreuses œuvres libertines qui, encore peu connues du grand public et de la critique, posent l'attention sur le lien étroit entre la tradition libertine du dix-huitième siècle et la critique religieuse et monarchique. Chevrier naît et vit sous le règne de Louis XV et ses écrits libertins reflètent ne peuvent que le climat socioculturel de l'époque exaltant le plaisir. En tant que pratique libertine, la recherche du plaisir est admise non seulement par la société, mais elle est aussi justifiée comme étape fondamentale de l'éducation mondaine du parfait aristocrate : "Mais le libertinage, à partir de la Régence, ne sera plus une extravagance : en

perdant ses titres d'école de pensée, il gagne des titres mondains. L'extravagance devient bienséance, le libertinage une phase presque inéluctable de l'éducation du *Cortigiano* à la mode<sup>1</sup>.

En 1753, Chevrier publie le roman *Mémoires d'une honnête femme écrits par elle-même* où l'écrivain vise à personnaliser le genre des mémoires en donnant voix à une femme, à la différence des mémoires traditionnels relatant une vie entière d'un homme comme dans le cas des *Mémoires d'un honnête homme* de Prévost. Chevrier focalise l'attention sur une période brève comprenant le mariage du personnage principal, Julie, et son choix de finir ses jours au couvent pour fuir les menaces qui pèsent sur elle. De plus, Chevrier y intègre des épisodes picaresques, issus de la tradition romanesque classique, et des éléments du roman noir, anticipant les tendances préromantiques de la fin du dix-huitième siècle. En effet, le déroulement comprend aussi des événements tragiques comme des morts violentes et des fuites inattendues.

Le roman de Chevrier commence par le mariage de l'héroïne. Après la mort de son père, la jeune Julie a été retirée du couvent pour la marier au comte de Courmont quoiqu'elle soit tombée amoureuse du chevalier de Nalbour. Une fois le mariage célébré, Julie a une relation plutôt formelle avec son mari, puis elle s'éprend du duc d'Armeville dont le départ empêche le début d'une liaison adultère. Après avoir accouché d'un fils, Julie s'installe à Paris où elle doit faire face à de nombreuses situations désagréables comme la jalousie folle et le suicide d'un de ses prétendants suivi de la détention injuste de son mari accusé de meurtre. Ayant quitté la France, les deux époux vont à Londres où le mari s'éprend d'une jeune libertine tandis que Julie est courtisée par trois potentiels amants. Cependant une attitude vertueuse pousse l'héroïne à résister aux avances de ses admirateurs. Après le suicide de son mari, qui lui a fait promettre égoïstement de pas se remarier, Julie rentre en France en se proposant de s'occuper des

---

<sup>1</sup> P. Nagy, *Libertinage et révolution*, Gallimard, Paris 1975, p. 24.

affaires familiales et de l'éducation de son fils, dont la mort inattendue convainc Julie de quitter le monde pour trouver la consolation dans le couvent des Ursulines où elle commence à écrire ses mémoires.

Le roman a presque été oublié dans le panorama de la littérature française jusqu'à la récente nouvelle publication établie sous la direction de M. Bokobza Kahan qui a mis en relief l'importance de cet écrit de Chevrier, qui s'inspire d'autres romanciers libertins (Crébillon, Duclos, Bastide) et des romans sentimentaux contemporains comme *Mémoires d'un honnête homme* de Prévost et *La vie de Marianne* de Marivaux, œuvres plutôt connues du grand public. Plusieurs écrits libertins du dix-huitième siècle se présentent sous la forme de mémoires ou de confessions, souvent accompagnées de sous-titres clarifiants, où le ou la protagoniste révèle à un confident des événements liés à une jeunesse plutôt turbulente. En particulier, dans les mémoires le héros, ou plus fréquemment l'héroïne, se souvient des vicissitudes passées pour faire un bilan qui parfois conduit au présent angoissant. Après avoir témoigné de leurs comportements libertins, quelques personnages exhortent à quitter la vie déréglée (comme le protagoniste du roman de Duclos *Les confessions du comte*\*\*\*) tandis que d'autres romans (*L'histoire de dom B*\*\*\*, *portier des chartreux*) considèrent le libertinage comme un moyen pour atteindre le bonheur. En choisissant de donner la parole à la jeune et riche Julie dans *Les mémoires d'une honnête femme*, Chevrier y met en évidence les expériences vécues par une femme qui refuse ses prétendants jusqu'au moment où elle se réfugie dans un couvent malgré sa condition privilégiée de riche veuve.

Le titre complet du roman est, en effet, *Mémoires d'une honnête femme, écrits par elle-même, et publiés par Monsieur Chevrier*, qui met donc en doute l'illusion d'une écriture personnelle présentée comme authentique. Si Prévost a mis en relief les contradictions du héros tiraillé entre la poursuite de la morale et la recherche du plaisir, Chevrier se concentre sur la rupture évidente entre les sentiments de l'héroïne et une dimension sociale totalement différente.

Premièrement, il est important de mettre en relief que la forme narrative des mémoires fait certainement référence à d'autres romans libertins comme *La tourière des carmélites* (1745) : ainsi dans le roman de Meusnier de Querlon, la protagoniste Agnès, mieux connue comme Sainte Nitouche, relate sa jeunesse voluptueuse en écrivant à son amie Geneviève, Supérieure de la maison de force à Salpêtrière. Agnès a finalement renoncé à sa vie libertine pour se consacrer à la religion.

Mais le choix des mémoires fait par Chevrier évoque clairement le roman de Duclos *Les confessions du comte de \*\*\** (1742) où le comte de \*\*\* a manifesté le besoin d'écrire ses mémoires pour justifier sa fuite de Paris, qu'il ne regrette pas, et son installation à la campagne. De la même façon, Julie veut rappeler à la mémoire les événements de sa vie qui l'ont poussée à renoncer à vivre dans la société. Si le comte du roman de Duclos s'est engagé dans de nombreuses liaisons libertines avant de trouver la femme idéale, l'héroïne de Chevrier a refusé plusieurs tentatives de séduction, mises en acte par ses ardents admirateurs, et une demande en mariage même si elle était veuve. En effet, Julie a une mauvaise considération du libertinage qu'elle considère comme conduite abominable qui lui cause une grande horreur et de terribles sentiments de culpabilité. Bien qu'elle finisse veuve, Julie dédaigne la corruption sociale en constatant l'échec du libertinage, qui a causé le suicide de son mari à cause de sa maîtresse dissolue et celui de deux de ses admirateurs (le vicomte de Sainville et le noble anglais Opton) et, elle choisit donc les vœux religieux. De toute façon le roman de Chevrier se différencie des *Confessions du comte de \*\*\** de Duclos parce que Chevrier y montre la vacuité d'une société vainement engagée dans les activités les plus diversifiées (bals, promenades, jeux) qui ne réussissent pas à annuler le vide existentiel individuel et collectif<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup> À ce propos, il faut relever que la critique sociale est une composante fondamentale de la production littéraire de Chevrier qui a intitulé une œuvre *Les ridicules du siècle* (1752) où il cloue au pilori les absurdités de la société d'Ancien Régime.

Deuxièmement, il faut souligner que le titre de l'œuvre contient certainement de nombreuses références intertextuelles aux romans du dix-huitième siècle. En effet, les troubles éprouvés par la jeune Julie rappellent le titre du roman le plus célèbre de Crébillon *Les égarements du cœur et de l'esprit* (1736). Même si le protagoniste masculin, Meilcour, à la différence de Julie, a tardé à entreprendre son éducation sentimentale et sexuelle nécessitant de nombreux guides féminins et d'un guide masculin. En l'absence de la figure paternelle, le roué Versac se charge de la formation théorique de l'adolescent dans la célèbre promenade de l'Étoile aux Champs-Élysées en lui expliquant le fonctionnement du monde et en adoptant un ton sérieux, inconnu en société. Sa formation terminée, Meilcour réussit à s'intégrer dans cette société mondaine et frivole et à adopter ses codes comportementaux. En revanche, Julie a refusé différents prétendants jusqu'à sa décision finale de se réfugier au couvent dans l'intention de fuir tout trouble amoureux.

2. Si on considère le topos de la femme vertueuse dans le cadre de la littérature française du dix-huitième siècle, il est sûrement possible de constater que la virtuosité de Julie rappelle l'héroïsme d'autres romans comme *Pamela* (1740) et *Clarissa* (1747-1748) de Richardson qui a fixé à jamais le modèle de la femme déchirée bouleversée entre le désir et la vertu. En outre la détresse de Julie, voulant néanmoins rester fidèle à son mari libertin, est clairement semblable à celle d'autres héroïnes émergeant dans la littérature libertine comme Madame de Syrcé (*Les malheurs de l'inconstance* de Dorat), profondément déchirée entre les trahisons de son mari et les mensonges de son amant inconstant, et Madame de Tourvel (*Les liaisons dangereuses* de Laclos), bouleversée par la violence inconnue d'une passion adultère. Toutes les deux finissent par mourir au couvent à cause de leur conduite libertine qui leur a causé des souffrances déchirantes. La tentative de Julie, désireuse de préserver sa vertu, est un élément commun à un autre roman de Duclos *Histoire de Madame de Luz* (1741) où la virtuosité

de la protagoniste est menacée par les violences subies continuelles. Duclos met en évidence d'une part son héroïne, qui est persécutée et outragée jusqu'à sa mort, et, d'autre part, l'échec de Saint-Géran, l'homme qui aurait dû venger l'honneur de Madame de Luz. Anticipant les *Malheurs de la vertu* de Sade, *Histoire de Madame de Luz* peut être considéré avec ce dernier comme l'antithèse de *Pamela* de Richardson de même que *La religieuse* de Diderot, *Candide* et *L'ingénu* de Voltaire où les femmes meurent poursuivies et outragées sans avoir reçu vengeance<sup>3</sup>.

De toute façon, Julie ne fait que se plaindre des mœurs corrompues de l'époque. Chevrier rend aussi un autre hommage à Duclos en faisant référence au titre d'une œuvre intitulée *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs* (1751) où Duclos relate en première personne les événements les plus importants de la vie en mettant l'accent sur ses rencontres amoureuses avec les dames de l'époque jusqu'à prendre les distances avec la conduite libertine triomphant à l'époque. Si Duclos a fait des considérations d'ordre philosophique, Chevrier critique autant les mœurs libertines décadentes que la vertu extrême de Julie capable de provoquer de terribles tragédies de la même manière que le comportement libertin : Julie, en effet, s'enflamme en songeant aux amants potentiels mais elle devient la cause de suicide de deux de ses admirateurs en refusant leur avances continuelles<sup>4</sup>. Du reste la figure

---

<sup>3</sup> G. May, *Le dilemme du roman au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Yale University Press-P.U.F., New Haven-Paris 1963, p. 121.

<sup>4</sup> À ce propos M. Bokobza Kahan a montré que les prétendus comportements vertueux et continuels de la protagoniste étaient aussi dangereux que conduites libertines car la coquetterie capricieuse, même insensible à la mort de ces admirateurs, n'a pas de place à l'intérieur de l'univers libertins : "La force du devoir se trouve secondée par une coquetterie capricieuse qui tout en sauvant *in extremis* la vertu en péril provoque les pires malheurs des amant. [...] Allant jusqu'au bout de leur amour, le vicomte de Sainville et le chevalier Opton, rejetés par la comtesse, se poignent de désespoir. L'intrusion du sentiment passionnel dans l'univers libertin participe à la parodie qui joue la discordance des tons pour mieux souligner l'incongruité d'un tel scénario. La grandeur tragique du geste délirant contraste avec la réaction triviale de la femme vertueuse qui s'occupe immédiatement d'effacer les traces de sang compromettantes et qui s'exclame de dégoût à la vue du corps d'Opton. [...] Le procès

du mari n'est certainement pas meilleure si on pense que le comte de Courmont a eu des réactions ambigües car, d'abord, il a accusé sa femme de le trahir, puis, il l'a encouragée à trouver un amant et, enfin, a voulu que sa femme reste veuve à jamais.

Il est nécessaire de considérer que le roman *Mémoires d'une honnête femme écrits par elle-même* contient tous les éléments caractérisant la littérature libertine de l'époque comme l'éducation religieuse réservée aux filles, l'existence des liaisons conjugales formelles, de nombreuses rencontres adultères consommées dans petites maisons, des petits-maîtres et des roués cyniques, des femmes à la conduite dissolue, maisons destinées à la correction des femmes perdant leur réputation. Si on analyse la formation religieuse des filles, il faut comparer *Mémoires d'une honnête femme écrits par elle-même* aux romans libertins *Histoire de dom B\*\*\*, portier des Chartreux* (1741) de Gervaise de Latouche ; *La tourière des carmélites* (1745) de Meusnier de Querlon ; *Thérèse Philosophe* (1748) de Boyer d'Argens ; *Tableaux des mœurs du temps* (1750) de Crébillon et La Popelinière : le couvent a donc de différentes valeurs en devenant lieu des désirs sexuels retenus (*Thérèse Philosophe*) ; des plaisirs les plus diversifiés (*La tourière des carmélites*) ; scénario des rencontres lesbiennes (*Tableaux des mœurs du temps*) ; théâtre des jouissances extrêmes (*Histoire de dom B\*\*\*, portier des Chartreux*). À la

---

du libertinage implique une désintégration des valeurs qui vide de sens une vertu devenue bien plus dangereuse que le vice frivole des petits-maîtres. [...] La vertu de la comtesse est tout aussi destructrice que le libertinage de Miss Otway qui conduit comme l'a vu au suicide du couple libertin". M. Bokobza-Kahan, "Introduction", in F.-A. Chevrier, *Mémoires d'une honnête femme écrits par elle-même*, Publications de l'Université de Saint-Étienne, Saint-Étienne 2005, pp. 23-24.

En réfléchissant sur cette forme particulière caractérisant le libertinage féminin, R. Mauzi a affirmé que le libertinage de certains romans libertins de la période avait été perçu comme une menace pour la condition de femme mariée : le chercheur a donc comparé la tentative de certaines héroïnes voulant rester fidèles aux liens conjugaux à celle de la protagoniste de *La Princesse de Clèves* en soulignant pourtant que les protagonistes du dix-huitième siècle, remettant en question la loi conjugale, sont incapables de vivre tranquillement parce qu'elles se débattent entre la tranquillité de la résignation et les dangers de la liberté. R. Mauzi, *L'idée du bonheur au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Colin, Paris 1969, p. 31.

différence de ces romans, Chevrier constate que la permanence au couvent ne prépare pas les filles à affronter la vie au-delà du couvent duquel elles sont retirées pour épouser un mari riche. Sa critique calme et résolue de la formation religieuse s'insère pleinement dans l'esprit contestataire des Lumières arrivant à l'anticléricisme de la *Religieuse* de Diderot, issue d'un fait divers.

De la même façon que les jeunes filles de l'époque, Julie est obligée de se marier avec le comte de Courmont, même si elle est amoureuse du chevalier de Nalbour, en cachant son dégoût pour son mari auquel elle est liée par la contrainte conjugale, qui exclut toute implication sentimentale :

Tel était Courmont, avec lequel je fus unie sous les auspices marqués par la douleur. Mon mari ne put ce pendant s'apercevoir de mon état, et je fus assez prudente pour lui cacher et ma passion et mes dégoûts. Le comte était mon époux ; ce titre sacré m'attachait à lui ; si l'amour n'entraînait pour rien dans cette union, je n'en étais pas moins sa femme. Le devoir commande aux passions, mais il ne les éteint pas. Je pouvais encore aimer le chevalier, mais je ne devais être attachée qu'au comte ; situation équivoque que peu de femmes surmontent !<sup>5</sup>.

Quand son mari lui communique leur installation à Paris, Julie se montre très effrayée par le changement imprévu et craint de ne pas y survivre. En particulier, elle craint les conséquences de son déplacement à Paris qu'elle considère comme une ville pleine de tentations. Julie y est plus exposée aux dangers du libertinage ainsi que son mari qui loue une petite maison destinée à ses rencontres adultères<sup>6</sup>. En effet, Julie frémit,

---

<sup>5</sup> F.-A. Chevrier, *op. cit.*, p. 42.

<sup>6</sup> Au temps du *Paysan pervers* de Rétif de la Bretonne, l'image de la ville comme symbole de la corruption humaine a longtemps été un topos littéraire. La capitale Paris est déjà discréditée par Rousseau dans *La nouvelle Héloïse* où l'auteur met en relief le contraste entre l'hypocrisie et la corruption dominant à Paris à l'idylle tout naturel de Clarens. A. S. Wyngaard, "Libertine space. Anonymous crowds, secret chambers and urban corruption in Rétif de La Bretonne", in "Eighteenth-Century Life", XXII, 2, 1998, p. 106.

s'opposant plutôt timidement, parce qu'elle répute Paris la patrie du libertinage :

Je fus à peine rétablie de mes couches que le comte, ennuyé du séjour de Dijon, prit la résolution d'aller demeurer à Paris. Je ne cacherais point que je frémis quand il m'apprit cette nouvelle ; l'idée que l'on m'avait donné de cette ville, alarmait ma raison, et je ne pouvais pas m'imaginer qu'on pût vivre heureusement dans un pays où l'effronterie marchant avec un front d'airain en impose à la vertu modeste, où le libertinage remplaçant le plaisir délicat, confond tous les hommes<sup>7</sup>.

Du reste, une telle opinion est commune à d'autres romanciers libertins qui ont élu Paris capitale des plaisirs capable de bouleverser tout comportement vertueux pour laisser place à une conduite libertine. Les prévisions de Julie ne sont pas fausses si on considère que, une fois arrivée à Paris, Julie est introduite dans les salons parisiens où elle fréquente les libertins les plus impénitents comme le chevalier de Pervaux<sup>8</sup>. Celui-là est célèbre à cause de son tempérament superbe, de sa fierté pour sa famille et de la conduite libertine qui le pousse à séduire et à ruiner de nombreuses dames dont la conquête est affichée comme un trophée :

Voici le chevalier. Pourquoi faut-il que la présidente, une des femmes les plus respectables de son siècle, ait eu la faiblesse d'aimer un monstre ? Jugez si j'exagère. Pervaux était un homme dont le courage était aussi suspect que la naissance ; brave, tous les fanfarons le sont ; il effrayait par le détail des gens qu'il avait tués ; gentilhomme du premier ordre, il parlait beaucoup des croisades et de ses aïeux qui ne les avaient jamais vues. Faux et modeste avec les femmes qui n'étaient point affichées, il avait l'art dangereux de les subjuguier et la bassesse de les

---

<sup>7</sup>F.-A. Chevrier, *op. cit.*, p. 52.

<sup>8</sup>Jacques Rustin a affirmé que Chevrier avait probablement créé le personnage du chevalier de Pervaux en s'inspirant du comte de Maran, personnage méchant comparaisant dans *Histoire de Madame de Luz* de Duclos. J. Rustin, *Le vice à la mode : étude sur le roman français de la première partie du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Éditions Ophrys, Paris 1979, p. 194.

ruiner ; car Pervaux convenait de bonne foi qu'il n'avait jamais eu d'autre patrimoine. Audacieux avec les caillettes, il obtenait par des menaces ce que le sentiment ne donne qu'à la délicatesse; méchant quand il échouait, indiscret dans le triomphe, la vertu et le libertinage étaient également l'objet de ses noirceurs; habitué à profiter de la faiblesse des femmes pour les sacrifier à leurs maris, il s'était fait un jeu du crime le plus affreux ; sa réputation enfin, dans le monde où il était connu, était telle que les femmes qu'il respectait étaient perdues et on ne reconnaissait le mérite et la vertu qu'aux traits odieux dont il les chargeait<sup>9</sup>.

Quoique Julie ait longtemps vécu à Paris, son jugement n'a pas changé ; en effet, elle s'est résolument opposée au départ de son fils pour la capitale où la vertu succombe au vice : "On a beau beaucoup connaître Paris, il est difficile que quelqu'un à qui la vertu est chère se familiarise avec le vice"<sup>10</sup>.

3. Dans sa production libertine, Chevrier réduit la passion amoureuse à une simple poursuite du plaisir, conduite pratiquée et affichée pour être appréciée en société<sup>11</sup>. À cet égard le comte de Courmont a expliqué à sa femme Julie les règles de la conquête sensuelle impliquant la simulation du sentiment amoureux et l'ostentation publique de l'amant : "[...] il faut que l'homme qui n'a que des bontés, ou de la complaisance, joue l'amoureux, et que promenant Madame et son ennui partout, il aille avec elle ; de chez l'Empereur à l'Opéra, du Spectacle au Cours"<sup>12</sup>. Il est intéressant de constater que les dames parisiennes affichent aussi des attitudes libertines semblables à celles des hommes changeant continuellement

<sup>9</sup>F.-A. Chevrier, *op. cit.*, pp. 53-54.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 97.

<sup>11</sup> A. Richardot observe que plusieurs romans, sous la forme de confessions féminines en majorité, introduit une héroïne douée d'un certain tempérament érotique. Il s'agit certainement d'un élan naturel qui pousse la jeune fille à mener une vie de plaisir. A. Richardot, *Femmes et libertinage au XVIII<sup>e</sup> siècle ou les caprices de Cythère*, Presses de l'Université de Rennes II, Rennes 2004, p. 92.

<sup>12</sup>F.-A. Chevrier, *op. cit.*, pp. 50.

d'amants comme si on changeait de robe selon la mode et le bon goût. Le cas le plus significatif est certainement représenté par Madame de Querman dont Chevrier a laissé un portrait : "Maîtresse en titre du Marquis de Solmé, dont elle était soupçonnée de connaître les créanciers, elle avait un amant comme on a une robe, parce que la mode ou le bon goût l'exigent. N'aimant rien d'ailleurs que ce qui était attaché au bel usage, elle portait la manie des airs jusque dans ses plaisirs secrets, et ses goûts raisonnés devenaient ridicules, dès que le caprice ou la mode ne les approuvaient pas"<sup>13</sup>.

Aux yeux de Chevrier, Madame de Querman, un personnage secondaire, symbolise la dégradation sociale et morale qui caractérise la noblesse au XVIII<sup>e</sup> siècle. En effet, la dame est le prototype du noble parisien qui refuse la tranquillité provinciale et préfère vivre à Paris où elle se dédie aux activités ennuyeuses garantissant la condition de femme du grand monde :

Madame de Querman [...] s'était persuadé depuis longtemps, que l'air de s'amuser à Paris, qui n'est autre qu'un ennui masqué, était préférable aux plaisirs réels qu'on goûtait en province ; contente de vivre dans un tourbillon d'Insectes illustres qu'elle ne connaissait point, mais qu'elle croyait fort agréables, parce qu'ils l'entretenaient de la chasse, du coucher du Roi auquel ils ne s'étaient jamais trouvés, elle aurait volontiers passé ses jours dans un ennui mortel avec des gens du bel-air, pourvu qu'elle eût eu la réputation d'une femme du grande Monde<sup>14</sup>.

Au contraire de Madame de Querman, d'autres aristocrates parisiens (comme le vicomte de Sainville) aiment afficher les changements apportés aux petites-maisons destinées aux rencontres clandestines. En effet, Julie s'étonne de découvrir que son mari même en possède une : "Ennuyé de n'y voir personne, le Vicomte nous engagea d'aller à Auteuil sous le prétexte de voir quelques embellissements

---

<sup>13</sup>*Ibid.*, p. 96.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 95.

qu'il venait de faire dans sa petite maison. Pervaux et Madame Quétel que Sanville avait invités avec l'air froid qu'on prend pour ne pas obtenir ce qu'on demande, refusaient sous le prétexte d'aller souper à Vaugirard, dans la petite maison de mon mari, que je ne connaissais point"<sup>15</sup>.

Cependant la dégradation extrême du libertinage culmine dans le personnage superficiel de Miss Otwai qui, après avoir écrit une annonce où elle demande de nouveaux plaisirs, témoigne de l'ennui d'avoir éprouvé tout divertissement<sup>16</sup>:

Il est des femmes à qui rien ne coûte que la décence. Vous ne devineriez jamais, disait Miss Otwai, que toute esclave que je sois des plaisirs, je n'en goûte plus depuis près de huit jours, et à moins que mon imagination ne me fournisse dans peu quelques nouveaux amusements, je prendrai congé de vous. [...] Miss Otwai à qui il ne manquait pour se perdre entièrement que de rendre ses idées publiques, fit insérer dans les gazettes cet avis :

*Miss Otwai a trente-six ans, et les hommes qui ne sont pas prévenus ne lui en donneraient que vingt-cinq. Elle a de l'agrément dans la conversation, et mille autres qualités fort estimables dont il n'est pas question de parler ici. Avec tous ces avantages, Miss Otwai s'ennuie, parce qu'elle croit avoir épuisé tous les plaisirs*<sup>17</sup>.

En même temps que l'histoire de Julie, Chevrier décrit la destinée tragique touchant une autre jeune fille, Sophie qui, comme Julie, a été éduquée au couvent mais qui n'est pas prête à faire face aux périls de la société. Les mémoires de Sophie sont typographiquement séparés du reste de la narration et anticipés par des titres introductifs "Histoire de

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>16</sup> En soulignant l'importance de la scène se déroulant aux Tuileries, M. Bokobza-Kahan a retracé les origines de cet ennui existentiel à attribuer aux actions machinales qui conditionnent les acteurs sociaux : "Si ce tourbillon des passions révèle de la nature humaine, il procure néanmoins peu de bonheur dès lors qu'il se réduit à l'accomplissement automatique d'activités imparties et qu'il cautionne l'existence sociale des sujets. Ainsi la promenade fournit-elle l'occasion de se montrer". M. Bokobza-Kahan, *Libertinage et folie dans le roman du dix-huitième siècle*, Peeters, Leuven 2001, p. 96.

<sup>17</sup> F.-A. Chevrier, *op. cit.*, p. 108.

Sophie" et "Suite de l'histoire de Sophie". Après avoir retrouvé Julie, Sophie révèle son histoire à son amie en lui confessant avoir été la victime de certains brigands qui, après avoir tué son père, ont voulu même la violer : "Après cette horrible cérémonie, la troupe meurtrière voulut jouir du fruit et de ses forfaits ; le plus téméraire d'entre eux fut repoussé avec violence, mais mes forces affaiblies par les fatigues du voyage et par les douleurs auxquelles j'étais en proie, me permettant à peine de me défendre, il ne me restait que mes pleurs ; faibles armes contre des scélérats qui ne respiraient que la cruauté et le libertinage !" <sup>18</sup>. Heureusement, Sophie est sauvée par un marquis mystérieux sans savoir qu'il s'agit de son frère éloigné dès son enfance. En focalisant l'attention sur le sort de Sophie, Chevrier aspire à montrer la naissance des liaisons incestueuses pour mettre en question la nature de la famille caractérisant l'Ancien Régime où le fils aîné reçoit l'héritage familial tandis que d'autres enfants sont éloignés de la famille pour la vie militaire ou pour le couvent <sup>19</sup>. En effet Sophie ignore l'aspect de son frère qui, après avoir combattu en guerre, a obtenu le titre de marquis tandis que l'autoritaire paternel a été pris en charge par le baron de Verbois, le frère aîné de Sophie, qui a décidé d'enfermer sa sœur en l'obligeant à entrer dans les ordres <sup>20</sup>. En effet la reconnaissance des

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>19</sup> J. Chammas, "Confusions familiales et déroutes incestueuses dans quelques romans du milieu du siècle : Caylus, Chevrier, Pernetti", in *"Eighteenth-Century Fiction"*, 17, 2005, pp. 331-332.

<sup>20</sup> À ce propos J. Rustin a observé que certaines attitudes irrespectueuses des enfants devaient être causées par l'autorité d'un père qui, donnant témoignage d'un pouvoir tyrannique, offre au fils un exemple à suivre. C'est le cas du baron de Verbois qui a persécuté sa sœur en l'enfermant au couvent à jamais. J. Rustin, *op. cit.*, p. 64.

J. Chammas a ainsi synthétisé l'histoire de Sophie qui était consciente que son inceste avait été causé par la désagrégation de sa famille : " Dans *Mémoires d'une honnête femme*, Sophie raconte sa propre histoire. Aimée de d'Argis, elle se voit refuser le mariage par son père, qui décide de l'enfermer au couvent contre son gré. Il entend laisser son héritage entier à son fils aîné, après avoir relégué son cadet à un précepteur sans jamais demander à le voir. En route pour le couvent, la voiture est attaquée par d'Argis, qui est aussitôt tué par le père ; celui-ci est assassiné à son tour par des brigands. Sophie se retrouve seule à la merci des malfaiteurs, mais elle est sauvée par le Marquis d'Ivières, qui, justement, passait par là. Sophie commente les événements au fur et à mesure qu'ils se produisent, en anticipant les sensations fortes que le

liens familiaux devient particulièrement tragique pour Sophie à laquelle est réservée aussi la condamnation sociale : tandis que son frère peut quitter la France, Sophie est condamnée à passer le reste de ses jours au couvent pour expier son péché.

4. Il est donc possible de conclure en affirmant que Chevrier a choisi d'écrire des mémoires en personnalisant ce genre, très aimé des auteurs libertins du dix-huitième siècle, auquel il mêle aussi des éléments du genre noir et sentimental.

En ce qui concerne le personnage principal, Chevrier choisit une voix féminine pour se concentrer sur la complexité de la psychologie et du désir féminins dans la mesure où la vertu d'une femme honorable est encore évaluée à l'époque en termes de virginité, chasteté et fidélité. Ces mémoires offrent donc à Chevrier la possibilité de remettre en question des sujets qui lui sont chers comme le libertinage masculin et féminin, la corruption des mœurs, la constitution de la famille traditionnelle et l'éducation religieuse de la même manière que d'autres romanciers libertins comme Crébillon et Duclos et des auteurs les plus célèbres du dix-huitième siècle tel Diderot.

Enfin, Chevrier reprend les éléments typiques du roman libertin et du roman sentimental auxquels il unit les composantes du roman noir et du roman picaresque en passant d'un genre à l'autre sans transition. Considérant l'hétérogénéité des références intertextuelles, il faut constater que *Mémoires d'une honnête femme* a particulièrement subi des influences littéraires toutes les deux influences fonctionnelles pour remettre en question les règles imposées par la société mondaine<sup>21</sup>.

---

lecteur ressentira bientôt. Elle nourrit ainsi sa colère contre le démantèlement de la famille, du fait des retombées effroyables qu'il peut causer : "Je ne me suis sauvé d'un crime que pour frémir sur un autre, bien plus affreux". J. Chammas, *op. cit.*, p. 333.

<sup>21</sup>À ce propos M. Bokobza-Kahan a souligné les choix de Chevrier qui, d'une part, avait simplifié les structures narratives libertines et, de l'autre, avait gonflé les éléments caractérisant le roman sentimental du siècle : "Le roman tire son intérêt de la manière dont la récupération de références connues et la reprise de certaines formes conventionnelles appréciées à l'époque permettent à l'auteur de mieux s'en démarquer. En simplifiant à l'extrême les structures narratives du roman libertin, d'une part, et en

Quoi qu'il en soit, le roman *Mémoires d'une honnête femme* témoigne de la maturité de son auteur qui, quoique influencé par les auteurs de son époque, a réussi à développer sa propre production littéraire présentant de nombreuses réflexions personnelles, reflet d'une France libertine et frivole destinée à la destruction révolutionnaire.

---

gonflant jusqu'à l'absurde les topoï propres au roman sentimental, d'autre part, Chevrier cherche moins à divertir la société mondaine représentée dans ces romans. La mécanisation des règles qui régissent la société mondaine, la simplification extrême des motivations psychologiques qui déterminent la conduite des personnages et enfin les nombreux clichés dans le langage constituent les éléments principaux de la parodie de Chevrier". M. Bokobza-Kahan, "Introduction", cit., p. 14.